

Usine de santé,

la Colonie de vacances de Martigny a treize ans d'existence

L'enfant est une fleur délicate qui mérite les plus grands égards car, de sa formation première aussi bien physique que morale, dépend son avenir.

C'est pourquoi les pouvoirs publics directement, mais aussi par l'intermédiaire des associations constituées dans ce but, ont le devoir impérieux d'aider à améliorer le sort des jeunes générations.

Les colonies de vacances connaissent depuis les premières années de ce siècle une vogue toujours croissante et constituent un facteur important du bien-être de nos enfants. Elles leur assurent pendant plusieurs semaines un séjour heureux qui les fortifie physiquement par une vie au grand air, une nourriture saine et abondante.

La Colonie de vacances de Martigny ne fit son apparition qu'en 1946, après que la guerre eut ravagé le monde. C'est probablement l'esprit nouveau issu de la grande conflagration, esprit engendrant des mouvements spontanés de charité, qui fit se constituer à Martigny une association à but idéal sous le nom de Colonie de vacances de Martigny. Celle-ci voulait offrir un séjour aux enfants dont l'état de santé nécessite une cure d'air; seconder l'action de la Ligue antituberculeuse;

exploiter enfin, sans but lucratif, des bâtiments à acquérir ou à louer dans le but d'y installer la colonie.

L'organisation générale avait alors été confiée à un comité présidé par le regrettable Adrien Morand, comité chargé de pourvoir au financement de cette œuvre, à l'entretien du chalet « Bon Abri » situé à Champex-d'En-Haut et pouvant recevoir 22 petits colons.

On manque de place

Bien vite, le succès obtenu fit que le manque de place obligea le comité à refuser des demandes, fondées pourtant.

On procéda à des agrandissements en envisageant, en 1949, l'achat d'un chalet contigu. Cette solution provisoire a permis à la colonie d'accepter un nombre beaucoup plus important de pensionnaires: 44 en 1953, 83 en 1954.

L'expérience a cependant fait ressortir certains désavantages:

- la dispersion des services dans plusieurs bâtiments rendait l'organisation et le contrôle difficiles; cela nécessitait un personnel nombreux et augmentait sensiblement les frais d'exploitation;
- la conception ancienne des bâtiments,

le mauvais état de certaines installations, l'absence de locaux de service indispensables exigeaient de la part du personnel des travaux supplémentaires, compliquaient le problème de l'éducation.

« Bon Abri » d'autre part, pour être rendu plus confortable, demandait encore d'autres travaux d'amélioration qui, bien entendu, auraient engagé le comité et la commune à consentir des frais élevés.

D'autre part, le même problème se posait à la Colonie de Martigny-Bourg.

L'union fait la force se dit-on alors. Les deux comités fusionnés obtinrent un très large appui des autorités et l'architecte Paul-Louis Rouiller fut chargé de l'élaboration d'un projet de construction nouvelle.

Encore fallait-il trouver un endroit idéal pour l'ériger. Plusieurs solutions furent envisagées: Champex, Finhaut, Verbier, Ravoire. C'est finalement cette dernière station qui l'emporta grâce au site enchanteur qui l'entoure. Point n'est besoin d'y habiter pour constater que cette région, exposée aux ardeurs du soleil, confortablement adossée à la montagne, est abritée des vents du nord.

On ne pouvait guère mieux choisir.

On construit !

Sous la présidence de M. Roger Moret, le comité décida l'achat d'un terrain de 15.000 m² et le projet présenté par l'architecte Paul-Louis Rouiller reçut l'agrément du Service cantonal de l'hygiène.

On s'est étonné, dans certains milieux, de la silhouette curieuse du nouveau bâtiment: le toit canadien ne se voit guère chez nous. Mais ne s'agissait-il pas de gagner de la place tout en ménageant les fonds? L'économie ainsi réalisée (20.000 francs environ) n'est pas à dédaigner. Et les fâcheux, les esprits chagrins craignant que ces lignes modernes nuisissent à l'aspect du lieu ont été vite tranquilisés.

Dix ans après !

Dix ans après la fondation de la Colonie de vacances, on pouvait inaugurer, le 24 juin 1956, le nouvel établissement.

Tout a été étudié, parfaitement conçu. Il n'est pas exagéré de dire que le bâtiment est un des plus modernes du genre existant en Suisse.

En dix ans, les Martignerains ont donc largement rattrapé le retard qu'ils avaient dans le domaine des colonies de vacances sur leurs amis confédérés.

Au sous-sol, salles de jeux, vestiaires, douches; au rez-de-chaussée, réfectoire transformable, grâce à des parois mobiles, en plusieurs petites salles, cuisine avec économat, infirmerie, téléphone; aux 1er

et 2e étages, dortoirs (80 lits), toilettes, vestiaires (chaque enfant reconnaît son armoire et son lit à un motif représentant un animal ou un oiseau — initiative très heureuse abandonnant le classique numéro qui sent par trop la caserne), chambres pour le personnel surveillant. Le tout enfin, dans un décor parfait, au milieu des arbres, face à un panorama grandiose.

C'est tout simplement magnifique et les initiateurs d'un tel œuvre peuvent en être fiers.

Une journée avec nos fillettes

Ne croyez pas, lecteurs, qu'on n'héberge que des fillettes à la Colonie de Ravoire. On y accueille d'abord les garçons, pendant un mois.

Ces messieurs, d'abord !

Pourquoi ? Ils sont, paraît-il, turbulents, exubérants, bruyants, demandent une surveillance de tous les instants à tel point que directeur et personnel seraient, à la fin de l'été, sur les genoux si on les accueillait après les petites demoiselles qui, elles, ont le don de se rendre agréables avec mille petits riens qui sont beaucoup de choses.

On en a d'ailleurs fait l'expérience.

Notre ami Gaston Moret, directeur de la Colonie de vacances, nous avait aimablement convié à passer une journée en leur compagnie.

Débarquant un beau matin, sans crier gare, nous nous sommes trouvés nez à nez avec deux charmantes religieuses françaises en train de préparer le petit déjeuner.

Le soleil éclairait Ravoire depuis longtemps déjà quand, tout à coup, on entendit une musique. Celle du réveil.

Car ici, bien qu'une discipline librement consentie existe, le réveil — contrairement à celui de la caserne — s'effectue en musique. Une musique qui vous met de bonne humeur pour une journée entière ! Cette musique a une histoire.

La première année, une des surveillantes possédant un « pick-up » se plaisait, le matin à l'heure du lever ou après la sieste obligatoire à faire jouer une musique douce d'abord, puis entraînant dans le dortoir dont elle avait la responsabilité.

Heureuse réaction au premier étage. Rouspétance chez les colons du deuxième qui en voulaient aussi.

C'est pourquoi, grâce à la compréhension du comité, la Colonie s'est enrichie d'un tourne-disques avec amplificateur et haut-parleurs dans toutes les salles. Cette innovation a été très appréciée des petits colons, surtout les jours de mauvais temps.

Mais revenons à nos fillettes qui déjà, après quelques minutes de footing en forêt procédaient à leur toilette avant de passer à table.

Ici, tout est réglé comme du papier à musique, sans qu'il soit besoin de donner des ordres à nos futures ménagères.

Ayant consulté le tableau des corvées, celle-ci sait qu'aujourd'hui elle fera la vaisselle, telle autre les lits, balayera le dortoir ou encore procédera au nettoyage du réfectoire. Chacune est occupée et, une heure, durant, alors que le travail marche bon train, ce ne sont que rires et chansons.

Ah ! les voilà bien, les filles...

Et puis, viennent les jeux. La forêt qui sent bon la résine et la terre humide de rosée les accueille jusqu'à l'heure du

dîner. Et quel dîner. A tel régime, on commence à comprendre pourquoi ces gosses nous reviennent roses et jolis dans la plaine. Il faut les voir manger. Ça fait plaisir.

Repos, travail rendu amusant par le savoir-faire des cheftaines, jeux, repas, chants, rondes, promenades en forêt, douches, remise du courrier (cérémonie attendue avec impatience chaque jour), tout cela se succède à un rythme reposant.



Gaston Moret, jeune et dynamique instituteur, adore les gosses qui le lui rendent bien. Sa conception de la pédagogie, sa faculté de se faire obéir au doigt et à l'œil sans jamais élever la voix, lui permettent d'assumer une lourde responsabilité avec le sourire (on le voit !) et de mener la colonie sur le chemin du succès

Et le soleil disparaît déjà derrière l'Arpille qu'on n'en croit pas ses yeux. La journée s'est envolée, si vite, si vite !

Oui, c'est tout cela.

C'est cette joie de vivre au grand air, cette possibilité de retrouver force et santé pour des enfants débiles choisis judicieusement, que la Colonie de vacances de Martigny peut offrir à ses protégés, grâce à la compréhension et à la générosité de beaucoup d'entre vous, lecteurs.

Mais cela demande des capitaux.

Indépendamment de la garantie financière des communes, des gestes tant de fois renouvelés de nombreux sympathisants, des dons en nature, du bénéfice intégral généreusement versé par le Comité de Carnaval qui aide à renflouer une caisse souvent anémique et qui aurait aussi besoin d'un changement d'air... il y a encore le traditionnel loto qui se jouera samedi et dimanche au Café des Messageries pour la Ville, les 24 et 25 janvier à Martigny-Bourg.

Allez-y nombreux.

Et, si vous ne gagnez peu ou pas de lots, du moins aurez-vous gagné l'estime de tous ces gosses qui comptent sur votre appui.

Emmanuel Berreau.

Il fait si chaud dehors en cette magnifique journée d'août que ces fillettes attendent tranquillement la fraîcheur en habillant leurs poupées.



CAFÉ DES
MESSAGERIES

Samedi 17 janvier à partir de 20 h. 30
Dimanche 18 janvier à partir de 16 h.

LOTO

de la Colonie
de vacances
de Martigny

MON BONHEUR POUR LE TIEN

Roman de Ruth Fleming, traduit de l'anglais par Mireille Dejean

— C'était bien inutile. Pauvre Andrew ! Robert, vous devez croire qu'il n'a jamais rien été pour moi. Nous étions des amis d'enfance, c'est tout. J'ai été stupide, sans doute, de n'avoir pas écouté Alison lorsqu'elle m'a averti que vous seriez fâché que je sorte avec lui. Je pensais qu'il n'y avait aucun mal et que vous ne vous formaliseriez pas, mais elle avait raison. Après la mort de maman, j'étais si jeune et si triste. Andrew fut très bon pour moi... exactement comme un frère. Quand Alison arriva au cottage, je pleurais amèrement et il avait passé son bras autour de mon cou pour me consoler.

Elle s'arrêta, les yeux brillants.

— Je comprends maintenant, je comprends tout. C'est elle... elle ou Evelyn... qui vous a dit qu'Andrew et moi...

— Peu importe qui me l'a dit, Carol, interrompit-il. Vous m'avez raconté ce qui est arrivé et je vous crois. Je vous croirai toujours parce que je vous aime, Carol.

Elle restait assise, très tranquille, le cœur débordant de joie. Elle savait maintenant, sans aucune ombre de doute, qu'il parlait avec une sincérité passionnée. Si elle avait désiré une preuve de son amour pour elle, il la lui avait donnée en allant au secours de Viner plutôt qu'en agissant dans son propre intérêt. Si Evelyn avait dit vrai... si Robert avait véritablement

voulu épouser Carol pour sauver sa réputation, il aurait tout repoussé plutôt que de la laisser quitter Moristoun. Le fait qu'il avait d'abord répondu à l'appel adressé au médecin était suffisant pour anéantir tous les perfides mensonges d'Evelyn.

Robert serra Carol. Il pressa sa joue contre la sienne. Sous ses doigts, il perçut les battements rapides de son cœur tandis qu'elle se tournait vers lui. D'un geste de maître, il l'attira contre lui et elle s'abandonna à son étreinte.

Lorsque Viner revint, à 11 heures, il les trouva debout, qui l'attendaient près du feu. Carol avait un petit air content et timide, et le triomphe de Robert éclatait dans ses yeux.

Viner les contempla avec une pointe d'envie. Fletcher avait de la chance de conquérir une aussi jolie fille que Carol Lindsay. Personne n'avait jamais regardé Lewis Viner avec cette adoration et cette fierté. Son mariage avec Enid avait été une affaire ennuyeuse, sans amour de part et d'autre. Oui, une sorte de marché. Elle lui avait donné un fils, et lui, lui achetait ce qu'elle désirait. Il pensait qu'elle était satisfaite. Dommage que sa santé ait été si chancelante depuis la naissance de Peter. Si seulement elle s'était montrée plus vivante, si elle avait pris plus d'intérêt à la vie.

Ce fut pendant qu'il conduisait que Viner fut frappé par l'idée que peut-être Enid n'avait pas eu de stimulant. Dans cette vaste demeure, il n'y avait rien dont elle ait la charge, rien qui ne marchait pas si elle ne s'en occupait pas. Le nombreux personnel tenait parfaitement la maison. Les chevaux, les voitures, les jardins étaient bien entretenus.

Viner se vit lui-même, avec la soudaine clarté d'une vision, comme elle le voyait, sans doute, et le spectacle n'était guère plaisant. Il est juste de dire qu'il ne l'avait pas écartée délibérément de Peter, mais il avait rendu évident que l'ordonnance de la vie de l'enfant lui appartenait à lui et non pas à elle. La nurse le savait, Enid le savait. Qu'avait-elle dit ce soir-même ? Qu'elle aurait pu gagner le cœur de l'enfant et ne l'avait pas voulu. Pourquoi était-elle restée dans l'ombre ? Parce qu'elle espérait qu'en lui laissant Peter, Viner lui pardonnerait son incapacité à lui donner d'autres enfants.

Il n'avait pas réalisé ce sacrifice. Il avait fallu l'angoisse d'un danger couru par l'enfant pour lui révéler ce que sa femme avait souffert. Tandis que la voiture roulait vers Moristoun, une autre pensée se présenta à son esprit.

Pourquoi Enid se tenait-elle à l'écart et lui avait abandonné entièrement Peter ? A quelle raison attribuer cet effacement ?

Dans l'ombre, il rougit violemment. Il ne s'était jamais soucié des sentiments d'Enid à son égard et en cette minute il lui parut qu'elle devait l'aimer profondément. Quel autre motif expliquerait sa conduite envers lui au sujet de leur fils ? Le ciel était témoin qu'il n'avait jamais rien fait pour

qu'elle l'aimât. Il était un homme rude, d'un certain âge, agressif et absorbé par ses affaires. Ferme, il se dit qu'il se méprenait. Et cependant... et cependant...

Tout Moristoun dormait lorsqu'ils y arrivèrent. Viner n'avait pas pressé la vitesse et il était presque 1 heure. En traversant la place du Marché, il ralentit et se retourna vers les deux occupants de l'arrière. Carol dormait, la joue sur l'épaule de Robert. Viner brancha la lumière et elle ouvrit de grands yeux vers étonnés.

— Je désire que vous veniez tous les deux chez moi et que vous dormiez à Railston, dit Viner. J'ai le téléphone de Langmuir au Dr Lindsay et lui ai expliqué que vous étiez avec moi, Miss Lindsay.

Carol avait trop sommeil pour protester. Viner prit la direction de Railston et bientôt l'automobile s'arrêta devant le perron.

Aucun domestique n'était couché. Ils attendaient tous leur maître, désireux de lui témoigner leur sympathie et leur soulagement. La porte s'ouvrit toute grande au bruit de la voiture et Viner introduisit ses hôtes dans le hall. Enid se précipita pour les accueillir. Elle semblait une autre créature, colorée, gaie, presque heureuse.

— La directrice a appelé de la clinique il y a vingt minutes, annonça-t-elle. Peter va bien.

Ses yeux brillaient, ses lèvres tremblaient comme celles d'une jeune fille. Carol alla à elle et lui prit les mains.

— Mrs Viner, c'est merveilleux. Je ne puis vous dire à quel point je raffole de Peter. Il est si mignon !

Les deux femmes se sourient et Viner fit brièvement :

— Ces jeunes gens dormiront ici, Enid.

— Leurs chambres sont prêtes, répondit-elle. Docteur Fletcher, mon mari m'a téléphoné de Langmuir qu'il espérait vous ramener ici, ainsi que miss Lindsay.

En bas, les deux hommes se souriaient en buvant un whisky. Viner accompagna Robert à sa chambre. Ils se séparèrent après une bonne poignée de mains. Leur ancienne haine était morte. Cette nuit d'épreuve leur avait appris à se comprendre. En quelques heures, ils s'étaient mutuellement rendu un service inégalable. Cette poignée de mains scella la fin d'une animosité et le commencement d'une amitié durable. Viner redescendit, toujours souriant, et trouva Enid qui l'attendait dans le hall.

Il ne dit rien mais, la prenant par le bras, il la conduisit dans la bibliothèque, où un feu brûlait encore.

— Tout est arrangé, expliqua-t-il. La jeune fille s'enfuyait, mais Fletcher l'en a empêchée. Je suis content. C'est un couple magnifique et nous leur devons beaucoup.

Je vous raconterai cela demain. Vous êtes fatiguée. Je vais vous préparer une boisson avant que vous alliez dormir.

— Non, non, répondit-elle.

Brusquement, il déclara :

— Fletcher est un brave garçon, affirma Viner. Ecoutez, Enid, quand Peter reviendra...

Incertain, il s'arrêta.

— Je crois que j'ai été égoïste, continua-t-il avec hâte. Quand il reviendra, peut-être pourrons-nous... oui... peut-être pourrons-nous le partager un peu... Il a besoin de nous deux. Je crois que vous serez plus ferme que moi avec lui... J'aimerais que vous m'aidiez.

(A suivre)